

ANNE BRIÈRE

LE JOURNAL DE
CÉCILE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-977-4

Dépôt légal : novembre 2024

Entre « chien et loup », l'obscurité s'installait sur la campagne, gommant au loin les tours de la cathédrale de Chartres.

Faisant fi de cette douceur ambiante, la petite « Peugeot » avalait les kilomètres bien plus vite qu'il n'était raisonnable.

Bloquée, refermée sur ma déception, tendue dans une rage silencieuse, je jouais du frein et de l'accélérateur sur cette route sinueuse comme une habituée des 24 heures du Mans.

« Mère Prudence » se fit enfin entendre à l'approche du péage.

Prendre un ticket, attendre le lever de la barrière, caler, redémarrer, autant d'actions appelant réflexion me firent repartir à une allure plus sage.

Sans cela, aurais-je vu cette silhouette titubante sur le bord de l'autoroute ?

Intriguée, je m'arrêtai : « Qu'est-ce qui vous arrive ? »

L'homme releva la tête. Je crus d'abord à un fêtard caché sous un masque de latex tant son visage était inexpressif. Son corps allait s'affaïsser, ses mains glissaient sur la carrosserie.

— Hé ! Attention ! Je vais vous aider.

Je me précipitai pour le retenir, j'ouvris la portière de droite et le poussai vers l'intérieur. Un cri lui échappa tandis qu'il essayait d'allonger ses jambes.

— Vous êtes blessé ?

Sans réponse, je décidai que la meilleure des solutions était de le déposer à l'hôpital de Chartres et je repris le volant.

Quelques kilomètres plus loin, étonnée de son silence, je profitai d'un espace réservé aux arrêts d'urgence pour stopper la voiture et le regarder. J'allumai le plafonnier. Un léger souffle me rassura, il était vivant. Sa main reposait sur sa jambe gauche. C'est alors que je vis le bracelet, étonnant cercle de métal épais, argenté, lui entourant le poignet, une

partie pénétrant les chairs au-dessous de la paume de sa main, la traversant dans une figure de huit. J'eus une moue de dégoût devant cette pratique barbare que j'attribuai à une secte. La lumière incita l'inconnu à ouvrir les yeux. Il me regarda. Avec difficulté, il se saisit de ma main, la porta à sa bouche et souffla son haleine chaude dans ma paume.

Trop surprise pour réagir, je dis faiblement : « *Do you speack english ?* » Il répondit quelque chose d'inaudible. Je dis alors : « *Sprechen sie deutch ?* » Réponse similaire et toujours incompréhensible. Il était inutile d'insister. Je repris le volant.

En arrivant à l'hôpital, je vis de loin l'agitation aux abords de l'entrée des urgences. Des petits groupes se formaient. À allure réduite, je saisis quelques phrases, apparemment un accident de car venait de se produire sur l'autoroute. Du personnel médical se précipitait vers des ambulances tandis qu'un agent de police tentait d'évacuer les curieux. À ma demande insistante, énervé, il m'intima de dégager.

« Allez plutôt à l'hôpital d'Illiers, si ce n'est pas grave, me lança un infirmier, ça ira plus vite que d'attendre ici. »

Un coup d'œil à mon passager me confirma que ce serait sans doute la meilleure solution.

Dix minutes plus tard, engagée sur la route d'Illiers et doublée par deux ambulances, je réalisai que le problème s'étant déplacé, je serai aussi bien chez moi.

J'habite un studio situé au rez-de-chaussée d'un immeuble neuf, partiellement occupé.

Faible et incapable de faire seul la vingtaine de mètres jusqu'à ma porte, l'homme se laissa traîner, agrippé à mon cou, et je dus, non sans scrupules, me résigner à traverser le parterre de fleurs.

Quand il fut étendu sur le lit, je ressentis comme un vertige, une impression de tête vide : « Dans quelle galère étais-je en train de me fourrer ? » J'allai effacer les traces de notre passage, ôtai quelques fleurs piétinées, vérifiai la fermeture des portières et rentrai au chevet du blessé.

Oreiller sous la tête, un coton imbibé de vinaigre sous le nez, il fallut un long moment pour que l'homme ouvre à

nouveau les yeux. Le même étonnement m'assaillit. J'approchai ma lampe de chevet. Quel curieux visage, lisse, sans aucune ride. La bouche : une ouverture droite aux bords légèrement renflés. Le nez : une petite excroissance triangulaire. La couleur : abricot bien mûr. Il était laid, mais dans cette circonstance, je le trouvai surtout étrange, fascinée par ses yeux.

Son pantalon était déchiré et taché à hauteur de sa cuisse. Je n'ai du secourisme qu'une approche modeste. Je fis quelques pas indécis dans la pièce et me décidai à utiliser un cutter pour le libérer de son accoutrement. Ce fut long. J'avais chaud et surveillais avec angoisse l'arrivée d'une complication, mais toujours aucune expression sur ce visage. Seuls ses yeux trahissaient son attention.

La face externe de la cuisse cloquait et suintait. Il s'agissait apparemment d'une brûlure. Je désinfectai le mieux que je pus en tapotant la blessure d'eau oxygénée, puis laissai la plaie à l'air libre.

Je continuai le déshabillage. Le bassin était enserré dans une sorte d'armure, le sternum ceint d'une protection plus souple. Cette armure sophistiquée me fit penser à l'équipement d'un astronaute. Je m'arrêtai interloquée : voilà une idée bizarre ! Je continuais l'opération. Posant mes mains çà et là sur les côtés, je rencontrai des aspérités qui, plusieurs fois triturées, libérèrent certaines parties de la carcasse. Là, point de surprise. Il s'agissait bien d'un élément mâle, banal. Je le regardai hésitante. Doit-on donner de l'alcool à un blessé ? De l'eau me sembla inoffensif. Il but, méfiant, d'abord quelques gouttes, puis tout le verre.

Je ne pouvais plus rien pour lui dans l'immédiat.

Fatiguée, je m'assis près de lui. Nos regards se croisèrent. Pour la deuxième fois, il mena la paume de ma main à sa bouche, souffla doucement sa chaleur, puis ferma les yeux.

En faisant le moins de bruit possible, je poussai les morceaux d'armure sous le lit et remis de l'ordre dans la salle de bains.

Ça bouillonnait dans ma tête. D'où venait cet homme bizarre ?

Allongée dans le relax qui ce soir me servirait de lit, j'essayai de croire le vieil adage qui prétend que la nuit porte conseil.

Un rayon de lune filtrant à travers les volets amena mon attention sur ce joli livre dont j'avais fait l'acquisition deux jours avant. Deux jours seulement !

Me promener dans les allées d'une grande librairie, choisir un livre, le retourner et parcourir la quatrième page de couverture, le reposer, en prendre un autre a toujours été un grand plaisir. C'est ainsi que j'avais découvert le rayon des livres blancs.

J'avais choisi un livre enjolivé d'une magnifique couverture, et à peine arrivée chez moi, je m'étais mise à écrire, m'appliquant pour cette première page à peaufiner mon écriture.

JOURNAL DE CÉCILE

25 avril 1984

Je me présente : Cécile Coral, j'ai 24 ans. Ce jour, je commence mon journal. Ce serait dommage, bien plus tard, d'oublier mes émotions d'aujourd'hui.

Je suis journaliste, j'ai cet esprit curieux, cet attrait de voyageuse pour la vie des autres, ce besoin de frôler le marginal, le goût de l'interdit et du hors-jeu. Carte de journaliste en poche, c'est là mon billet de retour vers le conventionnel, le droit à la routine, joker tricheur qui se rit de mes pleurs lorsque, m'aventurant trop près des frontières, il m'arrive de m'y déchirer.

Je suis pigiste au journal : LE TEMPS, un hebdomadaire régional très apprécié des « anciens » dans le département. Il défend le bon sens et les initiatives, recherche les bonnes idées, en concrétise certaines. À contre-courant des tendances actuelles par son optimisme affiché, il n'a pas une diffusion exponentielle, mais le nombre de ses abonnés est constant : un abonné décédé est toujours remplacé par un curieux qui s'abonne !

Ma curiosité m'a conduite à envoyer à cet hebdomadaire une copie de mon diplôme avec une offre de service. Alain Mathieu, le rédacteur en chef, a apprécié la démarche et m'a embauchée.

Le jour de mon arrivée, Monsieur Mathieu m'a présenté Frédéric, chroniqueur au journal, un beau garçon d'une trentaine d'années. J'ai été scotchée par son assurance, pimentée d'un peu de condescendance envers ma personne. Il allait me « coacher » disait-il. Il ne fit pas trop d'efforts pour me

conquérir, employant pour cela les chemins professionnels, écartant les embûches, déversant compliments et encouragements. Bref, six mois plus tard, je suis follement amoureuse de lui.

J'aime Frédéric, sa prestance, son audace. Je ne suis pas la seule, mais il a su me rassurer lorsque des échos de ses précédentes conquêtes sont arrivés jusqu'à moi.

Ainsi se terminait la première page de mon journal. Ce soir, je n'aurai pas le courage d'y ajouter une ligne en souvenir de cette soirée catastrophique.

Hier matin, en sortant d'une réunion de travail, Frédéric m'avait coincé d'un baiser entre deux portes en chuchotant : « Viens ce soir, j'aimerais te présenter à la famille ».

Je me précipitai chez l'esthéticienne et le coiffeur. La fée commise aux superflus esthétiques pécha par modestie lors de ma naissance et il me manque un « je ne sais quoi » qui me semble l'apanage de vraies femmes.

Toute ravie de l'invitation de Frédéric, je lui préparai moi aussi une surprise.

Côté professionnel, faisant mes premiers pas dans le journalisme, j'avais enquêté sur l'accueil accordé aux Vietnamiens par les Français dans les années 1975 à 80.

J'avais été favorisée par les confidences d'une jeune Cambodgienne dont j'avais partagé la location d'une chambre de bonne à la fin de mes études. C'est à sa gentillesse que je devais d'avoir été introduite dans un milieu traumatisé par les horreurs subies dans leur pays.

Au début, Frédéric n'avait pas été enthousiasmé par le choix de cette enquête, me prédisant le mutisme de ces rescapés. Puis « mon » sujet était devenu « notre sujet » sous l'attention de notre directeur. Ce soir, je n'étais pas peu fière de lui montrer notre travail dont le mérite me revenait à 90 %.

Une vingtaine de kilomètres séparaient nos domiciles respectifs. Une brise légère pénétrait dans la voiture par les glaces baissées. Dopée par l'impression de vitesse, je chantonais au volant. Euphorie de courte durée : un brusque changement dans la direction de la voiture m'alerta. Un pneu à l'arrière venait de me lâcher. C'était la deuxième fois en

huit jours, la loi des séries venait fort mal à propos. Je ne pus dévisser les écrous bloqués et j'attendis longtemps le galant homme qui voulut bien changer ma roue.

J'arrivai chez Frédéric bien tard, à mon coup de sonnette, j'entendis quelques bruits de pas dans l'appartement. Je souris... une surprise devait se mettre en place !

Frédéric tout souriant ! Impatient ! Très amoureux... retirant ma veste d'une main, me débarrassant du dossier de l'autre, il avait encore la bouche libre pour bloquer les protestations de pure forme que je m'apprêtais à faire.

— Je suis en retard... ta famille n'est pas encore arrivée ?

— Euh ! Non !

La maison « familiale » jetait son toit par-dessus les moulins et s'annonçait garçonnaire. Peu importe, j'étais amoureuse et consentante, mes complexes cachés soupirant d'aise sous ce baume souverain : être désirée.

Ce fut un passage en Éden de courte durée... des petits martèlements de talons aiguilles précédèrent une jolie Martiniquaise très peu vêtue :

— Tu choisis ton déguisement : petite soubrette ou affolante infirmière ? me demanda-t-elle.

Mon regard incrédule enregistra la connivence des deux compères sur leurs visages. Sans un mot, je tournai les talons, raflai ma veste au passage et claquai la porte.

Dix minutes plus tard, je fonçai au volant de ma voiture, cœur en charpie ayant perdu la mesure et battant la colère.

Le lendemain matin, je me réveillai face à mon énigme. Entre deux assoupissements, l'interrogation renaissait : d'où venait cet homme ?

Sans ses « merci » supposés et soufflés, il aurait pu être un robot. Donc : Non. Un être venu d'ailleurs ? Y avait-il eu un évènement survenu récemment accréditant cette possibilité ? Avais-je la possibilité d'interroger le GEIPAN¹ ? Sans doute que non. Je n'étais qu'une petite journaliste de seconde zone. Pourtant, il me revenait en mémoire qu'au début de l'année des témoignages fiables avaient fait état d'un OVNI aperçu dans le sud de la France.

1 GEIPAN : Groupe d'Études et d'Information des Phénomènes Aérospatiaux.

L'homme dormait. M'approchant doucement de lui, je vis que sa cuisse allait nécessiter des soins plus sérieux que les miens. La chair était tuméfiée et d'une teinte inquiétante. Il me fallait faire venir un médecin qui ne manquerait pas d'avertir la police : solution exclue. Qui, dans mon entourage était suffisamment borderline pour me trouver un médecin compétent ? Je pensais à Lionel, un journaliste qui pêchait souvent ses informations en eaux troubles. N'ayant pas le téléphone, il me fallait aller jusqu'à la cabine téléphonique.

— Allô, Lionel ? Cécile Coral. Tu es seul ? Peux-tu me consacrer quelques minutes d'attention confidentielle ?

J'entendis une porte claquer.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

J'avalai ma salive

— Tu ne feras pas un papier sensationnel avec ça. Voilà. J'ai envoyé promener Frédéric. C'est définitif. Seulement, j'ai un problème : je suis enceinte et maintenant plus question que je garde ce gosse. Je cherche un médecin, quelqu'un de sérieux, médicalement parlant. Je paierai bien, mais je veux qu'il se taise.

Silence. Il ne s'attendait pas à cela.

— Tu as entendu ?

— Ouais, ouais. J'ai entendu. Entre nous, t'es une belle conne ! Pour quand tu veux ça ?

— Maintenant. Je veux être sur pied rapidement. Tu te souviens de mon adresse ?

J'avais eu raison de faire appel à Lionel. Trois heures plus tard, un homme d'une cinquantaine d'années frappait à ma porte. J'ouvris, il ne connaissait que mon nom.

— Cécile Coral ?

— Oui, je suis l'amie de Lionel.

C'était amplement suffisant comme présentations, d'autant plus que le guet-apens dans lequel je l'avais attiré ne fut pas de son goût.

— Je ne marche pas. Un curetage, OK, un homme en cavale, non. Le trou, merci bien. J'en ai fait ma part.

— Lionel n'est pas au courant, seulement vous et moi. Vis-à-vis de Lionel, je jouerai le jeu, mais soignez-le.